LA VIE POPULAIRE

Abonnements : PARIS ET DÉPART^TS : 6 m. 9 fr. — Un an 16 fr.
UNION POSTALE : » 11 fr. — » 20 »
Le Numéro : 15 centimes.

Direction : 18, rue d'Enghien, PARIS

Année 1891. — N° 68
Dimanche 23 Août 1891

IMPRUDENCE, par GUY DE MAUPASSANT

Sommaire. — I. Histoire de la Semaine : Imprudence, par Guy de Maupassant. — II. Anie, par Hector Malot. — III. L'Argent, par Emile Zola. — IV. La Confession d'un Amant, par Marcel Prévost. — V. L'Amour en exil, par Georges Rodenbach. — VI. Petite Reine, par René Maizeroy. — VII. Barnabé, par Ferdinand Fabre. — VIII. Notes et Souvenirs.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

IMPRUDENCE

Avant le mariage, il s'étaient aimés chastement dans les étoiles. Ça avait été d'abord une rencontre charmante sur une plage de l'Océan. Il l'avait trouvée délicieuse, la jeune fille rose qui passait, avec ses ombrelles claires et ses toilettes fraîches, sur le grand horizon marin. Il l'avait aimée, blonde et frêle, dans ce cadre de flots bleus et de ciel immense. Et il confondait l'attendrissement que cette femme à peine éclose faisait naître en lui, avec l'émotion vague et puissante qu'éveillaient dans son âme, dans son cœur et dans ses veines l'air vif et salé et le grand paysage plein de soleil et de vagues.

Elle l'avait aimé, elle, parce qu'il lui faisait la cour, qu'il était jeune, assez riche, gentil et délicat. Elle l'avait aimé parce qu'il est naturel aux jeunes filles d'aimer les jeunes hommes qui leur disent des paroles tendres.

Alors, pendant trois mois, ils avaient vécu côte à côte, les yeux dans les yeux et les mains dans les mains. Le bonjour qu'ils échangeaient, le matin, avant le bain, dans la fraîcheur du jour nouveau, et l'adieu du soir, sur le sable, sous les étoiles, dans la tiédeur de la nuit calme, murmurés tout bas, avaient déjà un goût de baisers, bien que leurs lèvres ne se fussent jamais rencontrées.

Ils rêvaient l'un de l'autre aussitôt endormis, pensaient l'un à l'autre aussitôt éveillés, et, sans se le dire encore, s'appelaient et se désiraient de toute leur âme et de tout leur corps.

Après le mariage, ils s'étaient adorés sur la terre. Ça avait été d'abord une sorte de rage sensuelle et infatigable ; puis une tendresse exaltée faite de poésie palpable, de caresses déjà raffinées, d'inventions gentilles et polissonnes. Tous leurs regards signifiaient quelque chose d'impur, et tous leurs gestes leur rappelaient la chaude intimité des nuits.

Maintenant, sans se l'avouer, sans le comprendre encore peut-être, ils commençaient à se lasser l'un de l'autre. Ils s'aimaient bien, pourtant ; mais ils n'avaient plus rien à se révéler, plus rien à faire qu'ils n'eussent fait souvent, plus rien à apprendre l'un par l'autre, pas même un mot d'amour nouveau, un élan imprévu, une intonation qui fît plus brûlant le verbe connu, si souvent répété.

Ils s'efforçaient, cependant, de rallumer la flamme affaiblie des premières étreintes. Ils imaginaient, chaque jour, des ruses tendres, des gamineries naïves ou compliquées, toute une suite de tentatives désespérées pour faire renaître dans leurs cœurs l'ardeur inapaisable des premiers jours, et dans leurs veines la flamme du mois nuptial.

De temps en temps, à force de fouetter leur désir, ils retrouvaient une heure d'affolement factice que suivait aussitôt une lassitude dégoûtée.

Ils avaient essayé des clairs de lune, des promenades sous les feuilles dans la douceur des soirs, de la poésie des berges baignées de brume, de l'excitation des fêtes publiques.

Or, un matin, Henriette dit à Paul :

— Veux-tu m'emmener dîner au cabaret?

— Mais oui, ma chérie.

— Dans un cabaret très connu.

— Mais oui.

Il la regardait, l'interrogeant de l'œil, voyant bien qu'elle pensait à quelque chose qu'elle ne voulait pas dire.

Elle reprit :

— Tu sais, dans un cabaret... comment expliquer ça?... dans un cabaret galant... dans un cabaret où on se donne des rendez-vous ?

Il sourit : — Oui. Je comprends, dans un cabinet particulier d'un grand café.—C'est ça. Mais d'un grand café où tu sois connu, où tu aies déjà soupé... non... dîné... enfin tu sais... enfin... je voudrais... non, je n'oserai jamais dire ça ?

— Dis-le, ma chérie ; entre nous, qu'est-ce que ça fait ? Nous n'en sommes pas aux petits secrets.

— Non, je n'oserai pas.

— Voyons, ne fais pas l'innocente. Dis-le.

— Eh bien... eh bien.., je voudrais... je voudrais être prise pour ta maîtresse... na... et que les garçons, qui ne savent pas que tu es marié, me regardent comme ta maîtresse, et toi aussi... que tu me croies ta maîtresse, une heure, dans cet endroit-là, où tu dois avoir des souvenirs... Voilà !... Et je croirai moi-même que je suis ta maîtresse... Je commettrai une grosse faute... Je te tromperai... avec toi... Voilà... C'est très vilain... Mais je voudrais... Ne me fais pas rougir... Je sens que je rougis... Tu ne te figures pas comme ça me... me... troublerait comme ça avec toi, dans un endroit pas comme il faut... dans un cabinet particulier où on s'aime tous les soirs... tous les soirs... C'est très vilain... Je suis rouge comme une pivoine. Ne me regarde pas...

Il riait, très amusé, et répondit :

— Oui, nous irons, ce soir, dans un endroit très chic où je suis connu.

Ils montaient, vers sept heures, l'escalier d'un grand café du boulevard, lui, souriant, l'air vainqueur, elle, timide, voilée, ravie. Dès qu'ils furent entrés dans un cabinet meublé de quatre fauteuils et d'un large canapé de velours rouge, le maître d'hôtel, en habit noir, entra et présenta la carte. Paul la tendit à sa femme.

— Qu'est-ce que tu veux manger?

— Mais je ne sais pas, moi, ce qu'on mange ici.

Alors il lut la litanie des plats tout en ôtant son pardessus, qu'il remit aux mains du valet. Puis il dit :

— Menu corsé — potage bisque — poulet à la diable, râble de lièvre, homard à l'américaine, salade de légumes bien épicée et dessert. — Nous boirons du champagne.

Le maître-d'hôtel souriait en regardant la jeune femme. Il reprit la carte en murmurant :

— Monsieur Paul veut-il de la tisane ou du champagne?

— Du champagne, très sec.

Henriette fut heureuse d'entendre que cet homme savait le nom de son mari.

Ils s'assirent, côte à côte, sur le canapé, et commencèrent à manger.

Dix bougies les éclairaient, reflétées dans une grande glace ternie par des milliers de noms tracés au diamant, et qui jetaient sur le cristal clair une sorte d'immense toile d'araignée.

Henriette buvait coup sur coup pour s'animer, bien qu'elle se sentît étourdie dès les premiers verres. Paul, excité par des souvenirs, baisait à tous moments la main de sa femme. Ses yeux brillaient.

Elle se sentait étrangement émue par ce lieu suspect, agitée, contente, un peu souillée, mais vibrante. Deux valets graves, muets, habitués à tout voir et à tout oublier, à n'entrer qu'aux instants nécessaires, et à sortir aux minutes d'épanchement, allaient et venaient vite et doucement.

Vers le milieu du dîner, Henriette était grise, tout à fait grise, et Paul, en gaieté, lui pressait le genou de toute sa force. Elle bavardait maintenant, hardie, les joues rouges, le regard vif et noyé.

— Oh ! voyons, Paul, confesse-toi, tu sais, je voudrais tout savoir ?

— Quoi donc, ma chérie ?

— Je n'ose pas te dire.

— Dis toujours...

— As-tu eu des maîtresses... beaucoup... avant moi ?

Il hésitait, un peu perplexe, ne sachant s'il devait cacher ses bonnes fortunes ou s'en vanter.

Elle reprit :

— Oh ! je t'en prie, dis-moi, en as-tu eu beaucoup ?

— Mais quelques-unes ?

— Combien ?

— Je ne sais pas, moi... Est-ce qu'on sait ces choses-là ?

— Tu ne les as pas comptées ?...

— Mais non.

— Oh ! alors, tu en as eu beaucoup ?

— Mais oui.

— Combien à peu près... seulement à peu près.

— Mais je ne sais pas du tout, ma chérie. Il y a des années où j'en ai eu beaucoup, et des années où j'en ai eu bien moins.

— Combien par an, dis ?

— Tantôt vingt ou trente, tantôt quatre ou cinq seulement.

— Oh ! ça fait plus de cent femmes en tout.

— Mais oui, à peu près.

— Oh ! que c'est dégoûtant !

— Pourquoi ça, dégoûtant ?

— Mais parce que c'est dégoûtant, quand on y pense... toutes ces femmes... nues... et toujours... toujours la même chose... Oh ! que c'est dégoûtant tout de même, plus de cent femmes !

Il fut choqué qu'elle jugeât cela dégoûtant, et répondit de cet air supérieur que prennent les hommes pour faire comprendre aux femmes qu'elles disent une sottise :

— Voilà qui est drôle, par exemple ! s'il est dégoûtant d'avoir cent femmes, il est dégoûtant également d'en avoir une.

— Oh non, pas du tout !

— Pourquoi non ?

— Parce que, une femme, c'est une liaison, c'est un amour qui vous attache à elle, tandis que cent femmes, c'est de la saleté, de l'inconduite. Je ne comprends pas comment un homme peut se frotter à toutes ces filles qui sont sales...

— Mais non, elles sont très propres.

— On ne peut pas être propre en faisant le métier qu'elles font.

— Mais, au contraire, c'est à cause de leur métier qu'elles sont propres.

— Oh ! fi ! Quand on songe que la veille elles faisaient ça avec un autre. C'est ignoble !

— Ce n'est pas plus ignoble que de boire dans ce verre où a bu je ne sais qui, ce matin, et qu'on a bien moins lavé, sois-en certaine, que...

— Oh ! tais-toi, tu me révoltes...

— Mais alors pourquoi me demandes-tu si j'ai eu des maîtresses ?

— Dis donc, tes maîtresses, c'étaient des filles... toutes ?... Toutes les cent ?...

— Mais non, mais non...

— Qu'est-ce que c'était alors ?

— Mais des actrices... des... des petites ouvrières..... et des..... quelques femmes du monde...

— Combien de femmes du monde ?

— Six.

— Seulement six ?

— Oui.

— Elles étaient jolies ?

— Mais oui.

— Plus jolies que les filles ?

— Non.

— Lesquelles est-ce que tu préférais, des filles ou des femmes du monde ?

— Les filles.

— Oh ! que tu es sale ! Pourquoi ça ?

— Parce que je n'aime guère les talents d'amateur.

— Oh ! l'horreur ! Tu es abominable, sais-

tu ? Dis donc, et ça t'amusait de passer comme ça de l'une à l'autre.

— Mais oui.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

— Qu'est-ce qui t'amusait ? Est-ce qu'elles ne se ressemblent pas ?

— Mais non.

— Ah ! les femmes ne se ressemblent pas ?

— Pas du tout.

— En rien ?

— En rien.

— Que c'est drôle. Qu'est-ce qu'elles ont de différent ?

— Mais tout.

— Le corps ?

— Mais oui, le corps.

— Le corps tout entier ?

— Le corps tout entier.

— Et quoi encore ?

— Mais, la manière de... d'embrasser, de parler, de dire les moindres choses.

— Ah ! Et c'est très amusant de changer ?

— Mais oui.

— Et les hommes aussi sont différents ?

— Ça, je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

— Non.

— Ils doivent être différents.

— Oui... sans doute...

Elle resta pensive, son verre de champagne à la main. Il était plein, elle le but d'un trait; puis, le reposant sur la table, elle jeta ses deux bras au cou de son mari, en lui murmurant dans la bouche :

— Oh ! mon chéri, comme je t'aime !...

Il la saisit d'une étreinte emportée... Un garçon qui entrait recula en refermant la porte et le service fut interrompu pendant cinq minutes environ.

Quand le maître d'hôtel reparut, l'air grave et digne, apportant les fruits du dessert, elle tenait de nouveau un verre plein entre ses doigts, et, regardant au fond du liquide jaune et transparent, comme pour y voir des choses inconnues et rêvées, elle murmurait d'une voix songeuse :

— Oh ! oui ! ça doit être amusant tout de même !

GUY DE MAUPASSANT

ANIE

PAR

HECTOR MALOT [1]

SUITE

Anie et son père se regardèrent, se demandant s'ils devaient profiter de cette ouverture, mais ni l'un ni l'autre n'osa commencer; c'était un si heureux résultat d'avoir obtenu l'abandon du baron qu'ils jugèrent plus sage de s'en tenir là; plus tard, on agirait pour faire accepter le capitaine; à la vérité, tous deux sentaient qu'il eût mieux valu donner un autre motif de rupture que celui que Mme Barincq proposait, et ne pas l'appuyer sur la volonté d'Anie de ne pas se marier encore; mais cela n'était possible qu'en entrant dans des explications devant lesquelles le père et la fille reculèrent.

Quand la lettre fut écrite, Mme Barincq la relut deux fois avant de l'enfermer dans son enveloppe, elle la balança plusieurs fois entre ses doigts :

— Tu veux qu'elle parte ? dit-elle en regardant sa fille.

— Mais certainement.

— Que ta volonté s'accomplisse, et fasse le ciel que ce soit pour ton bonheur ! Qui sait si celui qui remplacera M. d'Arjuzanx le vaudra !

Mais cette parole n'émut ni la fille ni le père : ils savaient, eux, combien celui qui devait remplacer le baron valait mieux que celui-ci.

Le lendemain matin, à l'ouverture de l'étude, Barincq entrait dans le cabinet de Rébénacq. Quand le notaire entendit parler de la rupture avec le baron, il ne montra aucune surprise.

— Dois-je t'avouer que je m'y attendais ? dit-il.

— Et pourquoi t'y attendais-tu ?

— Parce que M. d'Arjuzanx n'était pas le mari qui convenait à ta fille.

— Et tu ne me l'as pas dit ?

— Tu devais t'en apercevoir tout seul; cela valait mieux.

— M'apercevoir de quoi ?

— De ce que tout le monde disait.

— Mais que disait tout le monde ? Vingt fois j'ai voulu aller au fond de certaines paroles énigmatiques ou de silences étranges, on ne m'a jamais répondu. Maintenant que ce mariage est rompu, ne parleras-tu pas franchement ?

— On s'étonnait que tu consentisses à donner une jolie fille comme Mlle Anie, discrète, délicate de sentiments, distinguée d'esprit, à un homme comme le baron, qui n'est pas précisément doué de qualités semblables.

— Que lui reproche-t-on ?

— Un homme qui va en vélocipède à Paris, qui parait en maillot dans les baraques, qui vit en intimité avec un lutteur !

— Ah !

— On ne parlait que de ça à Bayonne et à Orthez.

— On est sévère à Bayonne et à Orthez.

— Tu plaisantes en Parisien sceptique; mais, si ridicules que te paraissent les préjugés provinciaux, crois-tu qu'un homme qui n'a pas d'autres occupations et d'autres plaisirs que de briller dans les luttes du cirque ou du sport soit précisément le mari qui convienne à une fille intelligente comme la tienne ? Quels points de contact vois-tu entre eux ? Sois certain que la province n'est pas si bête que Paris l'imagine.

— Sans doute tu as raison, puisque ma fille n'a pas voulu de M. d'Arjuzanx.

— J'estime qu'elle a été sage, et j'ajoute que de sa part je n'en suis pas étonné.

— Il est vrai qu'elle demande chez son mari d'autres qualités que celles que M. d'Arjuzanx pouvait lui offrir; seulement le mari chez qui nous rencontrerions ces qualités n'est pas facile à trouver.

Il y eut un moment de silence; tout à coup le notaire, prenant son menton dans sa main, dit, comme s'il se parlait à lui-même :

— Ça dépend.

— De quoi ça dépend-il ?

— Des qualités exigées.

— Simplement morales et intellectuelles; physiques aussi, il est vrai, car il faut que ce mari plaise à Anie.

— Evidemment. Ainsi la fortune n'entre pour rien dans vos exigences... ni la naissance ?

— Pour rien.

— Et la position sociale ?

— C'est une autre affaire.

— Ainsi tu accepterais pour gendre un homme doué de tous les avantages corporels et ayant devant lui un bel avenir, mais sans fortune et sans naissance ?

— Tu as quelqu'un en vue ?

Ils se regardèrent assez longuement sans parler, franchement, les yeux dans les yeux.

— Oui, dit enfin le notaire.

— Qui ?

— Note que je ne suis chargé d'aucune ouverture, et que je parle simplement en camarade, en ami, de toi d'abord, et aussi de ta fille pour qui j'ai une vive sympathie.

— Parle donc.

— Tu ne m'en voudras pas ?

— Nomme le nom.

— Sixte.

C'était assez timidement que le notaire avait prononcé ce nom en regardant, avec une inquiétude manifeste, son ancien camarade, ce fut franchement que celui-ci lui tendit la main :

— Je venais pour te parler de lui.

— Et moi je t'en aurais parlé depuis longtemps, si je ne t'avais cru engagé avec M. d'Arjuzanx.

— Nous sommes à l'égard du capitaine dans une situation délicate, car nous lui avons enlevé une fortune qu'il devait considérer comme sienne.

— Il serait à peu près dans la même situation envers vous, si le testament de Gaston n'avait pas été détruit.

— De sorte qu'on peut dire que cette fortune nous a appartenu à l'un et à l'autre, une alliance entre nous remettrait tout en état.

— Veux-tu me permettre de te dire que je me suis demandé plus d'une fois comment cette idée ne t'était pas venue ? il est vrai que tu ne connaissais pas Sixte comme moi et ne savais pas ce qu'il vaut.

— Je viens de l'apprendre en lisant ses lettres à Gaston trouvées à l'inventaire, et elles m'ont inspiré pour lui une véritable estime.

— N'est-ce pas que c'est un brave garçon ?

— J'ai lu aussi les lettres de sa mère et je me suis demandé comment il pouvait être le fils de cette coquine.

— S'il est le fils de Gaston, cette paternité explique tout.

— C'est ce que je me suis dit, et tout cela : caractère de l'homme, filiation, fortune, fait que j'ai pensé à un mariage, et que cette idée ayant pris corps, j'ai voulu te la soumettre pour te demander conseil d'abord, puis, plus tard, ton concours s'il y a lieu. Car, si je suis disposé à l'accepter pour gendre, je ne sais pas si lui est disposé à se marier, et, le fût-il, que je ne peux pas lui offrir ma fille.

— Mon amitié pour toi et pour Sixte t'assure à l'avance que je vous suis entièrement dévoué à l'un comme à l'autre, et franchement je ne crois pas, eu égard à vos situations respectives, que tu pouvais t'adresser à un meilleur intermédiaire. A ta question : Sixte est-il disposé à se marier ? je puis répondre tout de suite par l'affirmative : il se mariera quand il rencontrera la femme qu'il désire; et si, jusqu'à ce moment, il est resté garçon, c'est que cette femme ne s'est pas rencontrée. Les occasions ne lui ont cependant pas manqué, ce qui ne doit pas te surprendre : beau garçon, officier brillant, héritier présumé de Gaston, il avait tout pour faire un gendre et un mari également désirables. Il est vrai que maintenant l'héritage s'est envolé, mais pour cela il n'est pas devenu une non-valeur. Ainsi, à l'heure présente, on lui propose deux partis.

— Ah !

— Il n'est disposé à accepter ni l'un ni l'autre, et maintenant, certainement, il ne halan-

(1) Voir la *Vie Populaire* depuis le numéro 48